

Séance du 29 novembre 2010

**Du Doyen Pélissier (1863-1912) à l'évêque Huet (1630-1721) :  
rencontre de deux Académies : Montpellier et Caen**

**par Michel de PONTVILLE  
membre correspondant  
ancien Président de l'Académie des Sciences,  
Arts et Belles-Lettres de Caen  
conférencier invité**

Bien que des liens existent et se développent sans cesse entre les diverses sociétés savantes, réunir dans une même étude l'Académie de Caen et l'Académie de Montpellier ne constitue pas *a priori* une éventualité très fréquente ; à coup sûr, il peut exister, entre académiciens contemporains, à l'occasion de réunions communes ou de contacts personnels, des échanges fructueux portant sur les sujets les plus divers. Toutefois, faire se rencontrer un savant du XVII<sup>e</sup> siècle et un autre du XIX<sup>e</sup>, et, qui plus est, les associer dans une féconde aventure littéraire, constitue une démarche tout-à-fait exceptionnelle : c'est pourtant le cas de deux personnalités originales qui se sont rejointes malgré le temps et l'espace, qui ont fait progresser la connaissance de leur temps, et qui apparaissent désormais liés de façon irréversible.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en effet, un érudit montpelliérain, Léon-Gabriel Pélissier, a mis la main, au cours d'un voyage en Italie, sur la volumineuse correspondance de Pierre-Daniel Huet, personnage du XVII<sup>e</sup> siècle bien connu dans la vie académique caennaise ; les travaux tirés de cette découverte ont apporté un éclairage particulier, et sur la vie et l'œuvre de l'académicien caennais, et sur un certain nombre de données scientifiques et littéraires de son siècle.

Les deux protagonistes ont en commun leur soif d'apprendre et leur curiosité d'esprit, également leur qualité d'académicien et leur qualité de savant ; mais un certain nombre d'éléments les distinguent : on trouve d'une part un évêque, Pierre-Daniel Huet, esprit universel nourri de l'Antiquité et de la Renaissance ; de l'autre, un érudit de formation littéraire, passionné par l'Italie, Léon-Gabriel Pélissier, Doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier : la rencontre de leurs deux trajectoires, *a priori* improbable mais pourtant bien réelle, amène à poursuivre les recherches : comment ces deux personnages, éloignés dans le temps et dans l'espace, que rien ne semblait destiner à se croiser un jour, se sont-ils rejoints dans ce rendez-vous aussi aléatoire ?

Pour expliquer cette relation, il apparaît nécessaire, *d'abord*, de "resituer" Pierre-Daniel Huet, dans sa vie et dans ses apports multiformes : à la littérature, à la science, à la philosophie et à la religion ; *ensuite*, il sera nécessaire d'en faire autant à propos de Léon-Gabriel Pélissier ; *enfin*, après les découvertes italiennes de l'académicien montpelliérain, il sera possible de dégager et d'évaluer l'éclairage nouveau qui s'applique à l'évêque Huet, et au milieu dans lequel il a vécu.

Qui était donc Pierre-Daniel Huet ?

En quelques mots, voici comment M. de Gournay, académicien caennais, commençait en 1885 une causerie sur le personnage : “*Si l’on nous demandait quel est le savant de France, quel est cet autre Varron qui, sous le règne de Louis XIV,...., ne passa devant aucune science sans l’aborder, la cultiver et l’approfondir ; qui put allier avec succès la poésie latine et les lettres grecques aux mathématiques et aux sciences naturelles ;...; qui pouvait raisonner et dissenter, pour ainsi dire, sur toutes les connaissances humaines, de omni re scibili ; tous nous répondrions sans hésitation : c’est Pierre-Daniel Huet...*”

Le personnage qui mérite un tel éloge est né en 1630 et mort en 1721 ; il couvre donc toute la vie du Roi Louis XIV ; l’époque où Pierre-Daniel deviendra adulte se caractérise par l’extraordinaire renouveau du XVII<sup>e</sup> siècle français, bien décrit par le Pr Chaunu : renouveau *religieux* de la Contre-Réforme, renouveau *philosophique* incarné par Descartes, renouveau *littéraire*, avec les grands auteurs du siècle de Louis XIV ; également renouveau *politique* : la France va éclipser définitivement l’Espagne, et enfin, renouveau *scientifique* avec les noms de Képler, Galilée, Newton, Fermat... ; Pierre-Daniel baignera dans tout cet univers et y participera avec passion !

Il perd très tôt ses parents, à 3 et 6 ans ; entré à huit ans au Collège du Mont de Caen, il se révélera un élève très doué ; il est en rhétorique à douze ans, en philosophie à treize ; à seize ans, son maître, le P.Mambrun, organise pour lui une conférence solennelle (*disputatio splendida*), dans laquelle l’orateur soutient, en latin, très brillamment, 58 propositions portant aussi bien sur la géométrie et la chimie que sur la philosophie, la théologie, la géographie ou la grammaire !

Il s’intéresse à tout et il connaît tout : il est aussi doué en mathématiques qu’en français, en géographie et en sciences naturelles ; il dit de lui-même : “*Je volais de science en science, et je croyais n’avoir rien appris quand je voyais qu’il me restait quelque chose à apprendre*” (1) ; après le grec et le latin, matières de base, il apprend seul l’hébreu et l’arabe, et s’adonne également à d’autres disciplines utiles au développement personnel aussi bien qu’à la figuration dans le monde : escrime, danse, équitation, course à pied, natation ; puis il devient docteur en droit ; sa curiosité l’amène ensuite à accompagner vers la Suède le pasteur Samuel Bochart, autre futur académicien caennais, avec qui il aura des discussions célèbres, notamment sur Origène et la transsubstantiation (voir *infra*).

Dans sa boulimie de connaissances et d’action, il progressera sans cesse : après avoir été un des fondateurs de l’Académie des Belles-Lettres de Caen avec Moisant de Brieux, il créera, lui, à 32 ans, l’Académie de physique de Caen (antérieure de 4 ans à l’Académie des Sciences de Paris) ; il fréquentera en même temps les milieux qui comptent à son époque (un de ses biographes le qualifiait d’*“homme d’Eglise, homme du monde, homme de Cour”* (2)) ; sous-précepteur du Dauphin (le précepteur est Bossuet), il prendra une grande part à la rédaction des ouvrages *ad usum Delphini* ; on l’élit à l’Académie Française à 44 ans ; ordonné prêtre deux ans plus tard, il sera évêque d’Avranches (3) pendant une dizaine d’années ; il terminera enfin sa vie à 91 ans, à Paris, chez les Jésuites à qui il lèguera sa bibliothèque de 9 000 volumes. L’*Encyclopedia britannica* a émis sur lui ce jugement : “*Huet est le dernier de ces érudits universels et puissants dont la France a fourni tant de modèles. Il n’a pas eu de successeur dans son savoir omnivore, sa mémoire prodigieuse et son activité indomptable*”.

Sans vouloir établir un relevé détaillé des œuvres de ce surdoué, on peut sommairement, donner une idée de cette “*activité indomptable*” dont parle l’*Encyclopedia britannica* :

- *la littérature romanesque* : “Traité de l’origine des romans” et *éducative* : “ad usum Delphini” ;
- *l’histoire* : “Origines de la ville de Caen”, et ses mémoires : “Commentarius” - “Huetiana” ;
- *les sciences* : dans tous leurs aspects, y compris géographiques (situation du Paradis Terrestre) ;
- *la poésie*, surtout sous forme de madrigaux ou d’épigrammes ;
- *la philosophie et la religion* : il a écrit : “Censura philosophiae cartesianae” - “Traité philosophique de la faiblesse de l’esprit humain”. Nourri de mathématiques, Daniel Huet est friand de clarté et de logique : “*Ce sont les mathématiques qui servent le plus à la justesse du raisonnement*”, dit-il ; il récuse Descartes car l’évidence, dit-il, ne peut constituer un critère de véracité. Pour la religion, s’il croit possible de connaître la vérité, il pense que la raison ne peut y parvenir seule (d’où l’accusation de pyrrhonisme) ; les incertitudes de l’esprit humain justifient le recours à la foi, mais une foi basée sur des faits connus de la raison, tirés de la philosophie, de la culture et de l’histoire ;
- enfin, *la correspondance* : c’est le domaine le plus révélateur pour suivre les réactions de l’homme “au jour le jour”, et mieux cerner sa personnalité ; Huet a beaucoup écrit ; nombre de ses lettres étant connues avant Pélissier ; or, à côté des pages savantes et érudites auxquelles on s’attend, on découvre chez notre surdoué d’autres pages dans lesquelles se révèle une nature vive et véhémement : quand il affirme quelque chose, il est tellement sûr d’avoir raison qu’il ne supporte pas la contradiction, quitte à être peu charitable envers ses confrères en littérature : il se brouille avec Boileau, avec Segrais, et surtout avec Samuel Bochart, son compagnon de voyage en Suède et son collègue académicien ; les phrases envoyées à cette occasion ne sont pas des plus aimables : “*vous ne devez pas parler avec tant de mépris de ceux qui ont des connaissances que vous n’avez pas !*” lui assène-t-il ; ou encore : “*Votre temps eût été mieux employé si, au lieu d’apprendre les langues d’Orient, vous eussiez appris le langage des honnêtes gens, et si, au lieu d’étudier les mœurs des Arabes, vous eussiez étudié la civilité française !*”. Il faut croire, chez cet homme impétueux, à des excès ponctuels de langage qui n’ôtent rien par ailleurs à ses grandes qualités.

Voici donc l’image que l’on avait de lui à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : un érudit particulièrement doué, “*Pic de La Mirandole*” de son temps, maîtrisant toutes les langues anciennes, capable d’aborder avec un égal bonheur tous les domaines ; en outre très introduit dans les milieux qui comptent, prêtre puis évêque sur le tard, défendant le christianisme en privilégiant la foi par rapport à la raison. On le savait en outre pourvu d’un caractère véhément et parfois difficile.

En quoi les découvertes de Léon-Gabriel Pélissier ont-elles pu modifier cette optique, et d’abord, qui était cet érudit montpelliérain ?

La période d'études du Professeur Péliissier dénote un esprit brillant et curieux : né à Marseille en 1863, il est issu d'un milieu de juristes : son père, avocat, a préféré restreindre ses activités au Palais pour donner à son fils le goût de l'érudition ; il y a parfaitement réussi, et, lors de son premier cours public. Léon-Gabriel lui a justement rendu un hommage appuyé.

Après Ste-Barbe et Louis-le-Grand, c'est l'Ecole normale supérieure qui le reçoit, et très vite, le voilà parti à l'Ecole française de Rome, au Palais Farnèse ; ce séjour (de 1885 à 1887), patronné par Gabriel Monod, va marquer sa carrière de façon indélébile, et l'on peut dire qu'il est resté toute sa vie membre de l'Ecole de Rome<sup>(4)</sup>, tant son intérêt pour l'Italie est resté permanent : il y va chaque année et en connaît l'art, l'histoire et la littérature mieux que personne.

Comme sa carrière se poursuit en France, il devient docteur ès Lettres, agrégé d'Histoire, et Doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier (il sera réélu à l'unanimité en 1911) ; l'Académie de Montpellier le reçoit à 29 ans, en 1892, ; l'année suivante, il épouse Edith Rouchier-Alquié, fille du premier président Rouchier et petite-fille du chirurgien Alquié ; après les travaux concernant Huet, l'Académie de Caen l'élit membre associé en 1900. Mais le malheur veut qu'il meure presque subitement en 1912, un soir, à son bureau de travail, dans sa 50<sup>e</sup> année ; l'année précédente, sa fille aînée était décédée accidentellement, ce qui l'avait profondément affecté. Son décès subit a été unanimement regretté, car l'homme était modeste, affable, accueillant, bon enseignant autant que grand érudit et grand collectionneur.

Léon-Gabriel Péliissier s'est révélé un auteur prolifique ; le dénombrement de ses travaux représente environ 500 publications, d'importance inégale car portant sur deux types de travaux :

- *un travail majeur* : sa thèse monumentale issue de l'Ecole de Rome : *Recherches dans les Archives italiennes : Louis XII et Ludovic Sforza* (2 volumes in-8, 1150 pages), thèse soutenue en 1896 à Lyon, en même temps qu'une thèse latine : *De opere historico Aegidii cardinalis Viterbiensis* ;
- d'autre part et surtout, *une série de notes et de documents*, de quelques pages parfois, portant sur les sujets les plus divers ; le professeur Péliissier est un amoureux de l'anecdote, du fait isolé, dont il cherche à exprimer tout le sens ; il attache donc une grande importance au courrier des acteurs de l'Histoire, car c'est là que s'exprime sans fard, pense-t-il, la vérité de l'homme.. Dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, on parle de sa "*chasse infatigable à l'inédit*", et on le qualifie "*l'un des hommes de notre temps qui savaient le plus de choses, qui publiaient le plus de documents... ; spirituel, perspicace, mordant... et psychologue plus qu'on ne l'imagine...*" (compliment un peu ambigu !).

Dans cet esprit, on trouvera donc dans son œuvre des sujets correspondant aux relations de la France et de l'Italie au XVI<sup>e</sup> siècle, comme : "*Documents pour l'histoire de la domination française dans le Milanais*" ; "*Comment a grandi Venise*"<sup>(5)</sup>, (il y a un très grand nombre de *Notes italiennes d'Histoire de France*) ; mais l'on trouve aussi des notes sur l'époque de Napoléon, la Révolution dans le midi, l'histoire de Strasbourg sous Henri IV et Louis XIII, des notes provenant aussi de cet héritage Alfieri-Albany que le baron Fabre a légué à sa ville natale. Il y a même quelques études sur la littérature contemporaine (théâtre de d'Annunzio), ou d'autres, inattendues, (sans doute est-ce le jardin secret), comme des poèmes dont l'un (intitulé

*Regard d'enfant*) a été mis en musique par Massenet ; enfin, Pélissier s'est beaucoup intéressé aux travaux des érudits du XVII<sup>e</sup> siècle (les frères Dupuy, Peiresc), ce qui explique son intérêt pour les documents qu'il découvrira.

Le séjour de Pélissier à l'École de Rome, puis ses voyages annuels en Italie, l'ont familiarisé avec les bibliothèques du pays : il est comme chez lui dans les bibliothèques de Vénétie, de Lombardie ou de Toscane ; il connaît tous les bibliothécaires ; or, en 1887, au cours d'un séjour à Florence, à la Bibliothèque Laurentienne, Pélissier a la chance de découvrir 14 portefeuilles "*bien humbles et bien abîmés*", dit-il, consacrés à la correspondance de P. Daniel Huet.

Ces papiers étaient parvenus de Caen à Florence de façon très inattendue ; ils avaient été oubliés puis re-découverts dans un grenier à Caen en 1825, puis avaient fait l'objet, par l'entremise de l'escroc Libri, d'une vente<sup>(6)</sup> à un riche collectionneur anglais, Lord Ashburnham ; à la suite du scandale Libri, la bibliothèque Laurentienne de Florence<sup>(7)</sup> les avait acquis. Pélissier les trouve et saisit aussitôt tout l'intérêt de cette découverte ; laissons-le raconter lui-même, avec sensibilité, ces instants uniques : "*le respectable abbé Anziani me confia ces richesses, non reliées, non classées, non foliotées, non inventoriées, dans les enveloppes de papier gris crayonnées d'indications trompeuses ...le premier depuis tant d'années, j'ai fouillé ces portefeuilles et examiné, lu, analysé ces autographes...Bientôt, sans doute, ils seront classés, mis en ordre ; ils formeront des livres, avec des tables, où l'on trouvera peut-être du premier coup ce que l'on y cherchera...on n'aura plus ces bonnes fortunes du lettré qui déniche dans un gros paquet de prose un petit billet tendre, qui découvre, en une lettre quasi-perdue, le témoignage des complaisances que la misère imminente obtient, même d'une conviction sincère : plus d'imprévu, partant plus de poésie ni de joie ; ces lettres, jaunies à peine, presque telles qu'au jour de leur envoi, ces brouillons jetés, à la Pascal, sur de méchants chiffons de papier, tout cela était encore un monde vivant. Désormais, ce ne sera plus qu'un musée. Il ajoute : "Mais quel beau musée !" (8)*

Dans ce "musée", on trouve plus de 3 400 lettres, poésies, billets, mémoires : de longues correspondances d'érudits, des billets galants de grandes dames, légers de style et parfois de pensée, des lettres amicales et polies de poètes, de prélats, de grands seigneurs. "*Il n'est pas un lettré de marque*, dit encore Pélissier, *dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, il n'est pas un fait important de son histoire littéraire qui n'ait laissé quelque trace dans ce trésor si longtemps fermé*". Pélissier fait l'inventaire et classe toutes les pièces du dossier ; par la suite, le destin de cet abondant courrier sera double :

**1) Un premier destin, avec Pélissier** : c'est la partie de la correspondance dont Pélissier tirera plusieurs publications entre 1888 et 1905, dont les titres sont les suivants :

- 1888-1889 : "*A travers les papiers de Huet*"<sup>(9)</sup> : Tanneguy Lefèvre ; Huet poète ; lettres diverses.
- 1889 : "*Lettres inédites de Claude Nicaise à Huet et à Bonjour*"<sup>(10)</sup>.
- 1894 : "*Lettres inédites de Jean Chapelain à P.-D.Huet*".<sup>(11)</sup>
- 1894 : "*Quelques lettres des amis de Huet*", précédées d'une dédicace à Vittorio Ciam<sup>(12)</sup>.

- 1898-1899-1900 : “*Inventaire sommaire des papiers de P.D.Huet conservés dans le fonds Ashburnham à la Bibliothèque laurentienne de Florence*”<sup>(13)</sup>.
- 1902 : “*Quinze paquets de lettres érudites, familières et poétiques : lettres de Mlle de Scudéry à P.D. Huet*”.<sup>(14)</sup>
- 1902 à 1905 : “*Quinze paquets de lettres érudites, familières et poétiques : lettres inédites de Gisbert Cuper à P.D.Huet et à divers correspondants, de 1683 à 1716*”.<sup>(15)</sup>

**2) un second destin, après Pélissier :** Pélissier n’a pas eu le temps de publier davantage, car il a eu la malchance de mourir trop jeune ; mais sa découverte aura attiré l’attention des chercheurs sur l’exceptionnel intérêt des documents ainsi mis au jour, qui seront donc étudiés par d’autres érudits au XX<sup>e</sup> siècle, éclairant ainsi notamment les relations Graindorge-Huet et Ménage-Huet ; Pélissier avait prophétisé : “*c’est à Florence seulement qu’on doit désormais étudier les papiers de Huet*” ...

Chacune de ces subdivisions mérite une analyse plus précise :

## I – Les travaux propres de Pélissier

Voici dans le détail les études propres de Pélissier, classées cette fois en fonction, non de leurs dates de publication, mais suivant les auteurs et la chronologie de leurs lettres :

- *de Chapelain à Huet* : 68 lettres, s’étalant de 1658 à 1673 ;
- *de Tanneguy Le Fèvre à Huet* : un mémoire en 1671 ;
- *de l’abbé Nicaise à Huet et au P. Bonjour* : 41 lettres s’étalant de 1679 à 1701 ;
- *de Gisbert Cuyper (ou Cuper) à Huet* : 26 lettres, s’étendant irrégulièrement de 1683 à 1716 ;
- *de provenances diverses* : des lettres, intéressantes de par leur provenance littéraire ou sociale : lettres adressées à Huet par le duc de Coislin, le duc de Montausier, Mme de Maintenon ou encore Bossuet, Mlle de Scudéry, Mlle de Rochechouart, et d’autres belles amies ;
- *écrits tout au long de l’existence de l’écrivain* : des poésies, vers et épigrammes divers.

**1) La correspondance Chapelain-Huet (68 lettres de 1658 à 1673)** constitue un des apports remarquables des découvertes de Pélissier.

Jean Chapelain, de 35 ans l’aîné de Huet, a tenu dans l’histoire littéraire du XVII<sup>e</sup> siècle une place assez importante pour que ses échanges avec les érudits de son époque soient riches d’enseignements. Bien que Tamizey de Larroque<sup>(16)</sup> ait publié quelques lettres de Chapelain à Huet, la majeure partie de leur correspondance était restée inédite jusqu’à la découverte de Pélissier.

A la différence de la correspondance concernant l’Académie de physique<sup>(17)</sup>, on est d’abord sensible ici à la qualité des rapports entre gens de bonne compagnie. “*Monsieur, quand je parle bien de vous, les paroles me croissent dans la bouche, tant la matière en est grande et tant je suis rempli des idées avantageuses que vous*

*m'en avez laissées. Je ne dis rien de l'affection qui m'en réveille la mémoire et qui les offre constamment à mon imagination, ni du plaisir que j'ai d'en faire part aux autres, afin que l'on ne manque de vous rendre ce qu'on vous doit faute de bien vous connaître*" (18). Tout est de la même veine.

Sur le fond, on trouve dans cette correspondance :

- beaucoup de compliments, à propos des œuvres ou des personnes : Chapelain rapporte l'éloge que le duc de Montausier fait de Bochart, "*un des premiers hommes de lettres du monde*" (19) ; il évoque la gratification qu'il a obtenue du Roi pour Huet, sans avoir le même succès pour Bochart (probablement en raison de son appartenance à la R.P.R.). Huet remercie ensuite de façon excessive (Chapelain parle "*de l'excès de votre gratitude*") (20) ; il suggère à Pierre-Daniel d'adresser au Roi son *Origène* avec "*une épître brillante qui ne sera pas moins qu'un panégyrique*" (21). Ailleurs, quand Colbert est le donateur, il rappelle la nécessité du remerciement, et précise avec finesse : "*faites-le, dit-il, le plus éloquent et humble que vous pourrez, traitez-le de Monseigneur (quoique sa modestie s'en défende) !*" (22)
- on trouve aussi des informations sur l'actualité littéraire, sur la vie érudite à Paris et sur les étrangers qui y séjournent : par exemple des détails sur le cavalier Marin (23) ; d'autre part, Chapelain donne des indications intéressantes sur le groupe des savants et érudits normands, dont Huet et Bochart sont les plus connus, mais qui ont tous joué leur rôle dans le progrès des lettres et des sciences : Graindorge le physicien, Grentemesnil l'helléniste, le vieux maître Halley. Tous se connaissent ; chaque lettre comporte des nouvelles ("*Donnez cet avis à Monsieur de Brioux*") (24), des généralités sur l'avancement des ouvrages, les difficultés d'édition, les pièges de la traduction, qui n'est possible, dit Chapelain, qu'à trois conditions : entendre parfaitement la langue de laquelle on traduit ; écrire parfaitement celle en laquelle on traduit, et posséder parfaitement les matières du livre traduit (25). Autre réflexion, à propos de l'*Iter suecicum* composé par Huet après son voyage en Suède : "*je ne crois pas bien fondé ceux qui préfèrent Suedi à Sueci... la raison, fût-elle pour les contraires opinions, le doit céder à l'usage en matière de langue, et je mettrais toujours Sueci et non Suedi pour éviter le blâme d'une nouveauté affectée et d'une érudition mal recherchée...*" (26) ; en clair : c'est l'usage qui doit prévaloir.

Chapelain, à qui Huet a envoyé pour lecture et jugement ce même *Iter suecicum*, donne son avis le plus délicatement possible : "*comme la pièce est longue, il ne serait pas étrange qu'en quelques endroits vous eussiez besoin de la retoucher... Je marquerai mes réflexions, puisque vous l'ordonnez, avec ma franchise ordinaire, non pas pour l'intérêt que j'y puis avoir, mais par la profession que je fais de la sincérité en toutes choses...*" (27). Suivent remarques argumentées, et réflexions dépassant la simple critique du texte : dans ce déplacement, dit-il, "*parlez de M.Bochart aux termes qu'il mérite, faites-le la seconde cause de votre voyage, pour jouir de sa communication et profiter de ses lumières ; cela n'allongerait guère la pièce et y ajouterait de la grâce et de la majesté*" (28) ; ailleurs, Chapelain parle d'un autre envoi de Pierre-Daniel, et écrit : "*Votre élégie est bonne et on ne lui a pas fait justice... Il fallait qu'on fût de mauvaise humeur quand on l'a condamnée*" (29)

- à côté de ces informations littéraires (qui prédominent), on trouve des informations scientifiques, en particulier sur la comète, qu'étudie l'Académie de Physique ; Huet conteste l'idée de Chapelain sur sa trajectoire ; ce dernier admet aussitôt : "*mon*

suffrage en cette contestation est de fort petit poids, ... ce ne serait pas une grande merveille que je m'y fusse abusé... Vos quatre raisons font tant de peur à la mienne qu'elle n'oserait plus se montrer devant elles<sup>(30)</sup>... Chapelain laisse entendre qu'il a fait partie des académiciens de physique (il ne figure pourtant pas sur la liste) "Si je redevais des vôtres, comme on n'a guère gagné en m'acquérant, on ne perdrait guère en me perdant, ni ne ferez pas un recouvrement de beaucoup d'importance..."<sup>(31)</sup> Cette attitude confirme que Chapelain était également curieux de tout, domaine scientifique compris, sans exclusive, à l'instar de beaucoup d'esprits éclairés de l'époque.

- enfin, on découvre des informations au jour le jour sur la santé de tel ou tel : en 1662, "le pauvre M. Conrart dont nous n'attendons qu'une très mauvaise issue, sa goutte étant, comme on dit, remontée, l'enflure le tenant même à la gorge et la fièvre ne le quittant point"<sup>(32)</sup> ; "Je suis en peine de M. de Brioux", dit-il ailleurs<sup>(33)</sup>. Chapelain lui-même n'échappe pas à la maladie, se fait saigner, et se rétablit.

Avec cette correspondance, on retrouve donc sur le vif, "en direct", pourrait-on dire, l'atmosphère des cercles littéraires de l'époque ; Chapelain s'y montre plein de verve, animé des meilleurs sentiments, "doux, complaisant, officieux, sincère" (Pélissier) envers son entourage de beaux-esprits ; ces lettres s'avèrent un complément majeur à celles recueillies par Tamizey de Larroque.

**2) Le Mémoire de Tanneguy Le Fèvre (1671)**, lui, répond à une question essentielle à cette époque, celle de l'orientation religieuse finale du personnage.

Tanneguy Le Fèvre (1614-1672) fait partie de ces brillants érudits comme le XVII<sup>e</sup> siècle en a produit un certain nombre ; né catholique, il a suivi de brillantes études, maîtrisant le grec et le latin autant que le français. Converti au calvinisme vers 1645, il s'installe à Saumur où il occupe une chaire de grec ; il rencontre un grand succès comme enseignant et comme helléniste, devenant l'auteur de nombreuses traductions, d'une abondante correspondance européenne, et en tout, de 37 ouvrages. Ménage et Pellisson le protègent ; Colbert lui octroie des gratifications.

Il a donné naissance à une fille qui deviendra Mme Dacier ; comme l'a écrit Voltaire : "la plus grande obligation que lui aient les lettres est d'avoir produit Mme Dacier".

Tanneguy Le Fèvre ne s'est pas entendu longtemps avec le consistoire de Saumur, car en réalité c'est un non-conformiste ; sur le plan religieux, il approuve les thèses du pasteur d'Huisseau qui propose un syncrétisme ("La réunion du christianisme") et il finit par rompre avec l'Académie de Saumur ; il meurt en 1672, et est enterré dans le cimetière protestant de Saumur ; l'on s'est alors interrogé sur sa fin : est-il mort protestant ? était-il revenu au catholicisme ? la question n'est pas vaine, car son abjuration aurait valeur d'exemple, compte tenu de son parcours.

La correspondance de Huet permet de répondre à cette question ; Huet, qui promet à Le Fèvre son appui auprès des puissants, le presse de lui répondre sur sa situation et sur ses attentes. Le Fèvre lui répond dans un long mémoire du 20 mai 1671, rédigé en un curieux mélange de français, de latin et de grec (et accessoirement d'italien), passant facilement de l'une à l'autre langue dans la même phrase, sans doute pour mieux exprimer les nuances de sa pensée :

*Quel est l'état de mes affaires ?* Elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, mais je ne veux pas que mes enfants soient élevés comme des paysans.

*Mon emploi à Saumur ?* je l'ai quitté.

*Mes enfants ?* mon fils, à 13 ans, est déjà très versé en grec et latin, il sait ses deux grammaires, j'aimerais l'envoyer en pension chez les R.P. Jésuites ; ma fille<sup>(34)</sup> a environ 24 ans, connaît le grec et le latin, danse, joue du luth, connaît le *Jérusalem* du Tasse, mais elle est fort timide.

*Mon attachement à Saumur ?* nul.

*Mon attachement aux religionnaires ?* nul encore ; mes amis le savent et doivent vous l'avoir dit<sup>(35)</sup>.

*Mes desseins ?* Je vis pour mes enfants, non pour moi ; on m'offre des postes à Leyde, en Angleterre, à Heidelberg, mais quels que soient les honneurs, je désire mourir chez les miens.

*Ai-je encore une femme ?* oui, de bonne mine, d'environ 50 ans ; elle serait bien capable d'être gouvernante de quelque personne de qualité.

*Mes besoins personnels ?* (il s'en tire par une pirouette) : T , (36).

*Ma parole positive de rentrer dans l'Eglise catholique :* **je vous la donne.**

De fait, l'abjuration du savant a, semble-t-il, eu lieu, mais en secret, et Le Fèvre a souhaité ne pas la rendre publique ; il est donc mort apparemment réformé.

Le mémoire envoyé à P.D. Huet et retrouvé par Pélissier répond à la question de sa conversion : il a entamé des négociations pour sortir d'une situation difficile ; à la fin de sa vie, il était détaché du calvinisme ; il demande à Huet une issue favorable à ses difficultés ; mais il est trop fier pour troquer une abjuration contre une pension ; en réalité, sa pensée profonde, plus philosophique que religieuse, proche de Socrate, reste hostile aux doctrinaires.<sup>(37)</sup>

**3) La correspondance Nicaise-Huet-Bonjour (41 lettres de 1679 à 1701)** est d'un tout autre ordre.

Pélissier nous présente ainsi ces lettres : ... "*certaines correspondances (sont) dénuées de valeur littéraire et même d'intérêt psychologique, mais riches en renseignements pour l'historiographie des sciences et des savants. La correspondance de l'abbé Nicaise est de celles-ci*". L'abbé Nicaise, "*homme médiocre*" selon Pélissier, a été une chronique vivante : transmettre les nouvelles des érudits, communiquer les nouvelles qui pouvaient intéresser, transcrire les lettres qu'il recevait de toute l'Europe, ce fut sa vie, son plaisir et son mérite ; son courrier figure la table des matières de l'histoire de son époque.

La majeure partie des lettres reçues par Nicaise sont à la Bibliothèque Nationale ; les siennes étaient dispersées, et Pélissier les a retrouvées à Rome et à la Bibliothèque Laurentienne. Elles sont adressées à Huet, et aussi au P. Bonjour, prêtre toulousain qui, à Rome, s'était passionné pour l'étude du copte et des langues orientales et qui, envoyé en Chine, y mourut.

Les lettres de Nicaise n'ont d'autre lien qu'un goût commun pour la science, il n'y est donc question que de pure érudition, elles sont remplies de citations, de noms d'auteurs et de livres ; à titre d'exemple, dans une lettre<sup>(38)</sup>, on trouve 11 noms de savants avec leurs activités diverses ; dans une autre,<sup>(39)</sup> il est fait mention de 15 noms ; c'est quasiment un journal, mais avec les conventions habituelles : les éloges adressés aux correspondants versent toujours dans l'excès, (il traite Huet de

“Dieu des Lettres” et ajoute “Vos ouvrages sont remplis d’une érudition qui fait qu’on vous regarde, Monsieur, comme un autre Esdras qui rétablirait seul toutes les sciences, les arts et les langues dans leur perfection, si elles étaient perdues”<sup>(40)</sup> ; mais le chercheur peut recueillir nombre de détails curieux : l’histoire de plusieurs écrits de Leibnitz<sup>(41)</sup>, (il est question entre autres du *Codex juris gentium diplomaticus*), celle du Dictionnaire de Bayle, les controverses à propos de Descartes ou à propos du quiétisme (ce dernier qualifié de “gouffre mystique”)<sup>(42)</sup>, plusieurs détails intéressants sur MM. de Rancé, Santeuil, Spanheim, Cuper et beaucoup d’autres ; mieux peut-être, on y trouve des informations sur certains points qui occupent les esprits de l’époque, telle la situation du Paradis Terrestre ou les découvertes des civilisations orientales dues au P.Bonjour.

Sous cet angle, le P.Nicaise est bien la gazette des Lettres, et mérite, à ce titre, d’avoir une place dans la galerie de ceux qui en ont donné la description !

**4) La correspondance Gisbert Cuyper (ou Cuper)-Huet (26 lettres en 33 ans, de 1683 à 1716, avec de longues périodes d’interruption)** se trouve être d’un ordre encore différent.

Cuper était un Hollandais protestant<sup>(43)</sup>, bourgmestre et député, mais aussi érudit, professeur d’histoire, amateur notamment d’archéologie et de numismatique ; il est aussi, à partir de 1683, un fidèle correspondant, en latin, de Huet, et ce jusqu’à sa mort en 1716<sup>(44)</sup> ; une partie de sa correspondance avait été publiée en 1735, mais les 26 lettres à Huet n’y figuraient pas, et on les considérait comme perdues ; or elles étaient à Florence, et offrent un éclairage particulier sur cette “république des Lettres”, capable de transcender les clivages politiques ou religieux..

On n’y trouve pratiquement pas de nouvelles personnelles, sauf l’envoi réciproque de leurs ouvrages respectifs ; beaucoup plus intéressantes sont les remarques concernant certaines personnalités : sous la plume de Cuper défilent numismates, orientalistes et arabisants, notamment l’érudit Spanheim, qui à 85 ans publie encore sur Aristophane, ou le P. Bonjour, qui a quitté ses études coptes pour l’Extrême-Orient ; Cuper suit également le mouvement érudit en Angleterre, et, à l’occasion de l’annonce de certains deuils, peint brièvement ceux qu’il a connus.

Mais ce qui permet de reconstituer avec vraisemblance le milieu intellectuel de Cuper, c’est qu’à l’instar de son correspondant Huet, il aime l’érudition pour elle-même ; il consacre la meilleure part de ses lettres à la philologie ou à l’histoire : il s’intéresse à la philologie classique, à l’épigraphie grecque, à la numismatique ; en outre, et dans le même sens, il suit les voyages de ses correspondants en Asie mineure ; les antiquités l’attirent : il disserte sur les dieux, s’inquiète des relations Egypte-Chine, donne un véritable état des connaissances de son temps sur l’Egypte ancienne. On retrouve l’interminable controverse sur l’emplacement du Paradis Terrestre ; on discute le sens de chaque mot ou de chaque détail des livres sacrés ; en même temps, Cuper participe au grand souci des érudits de ce temps : la conciliation de l’antiquité profane avec l’antiquité sacrée : il tente d’identifier Moïse et Hercule, Mercure et Joseph, Melchisedech et le Christ, de rapprocher les noms grecs et les noms orientaux des divinités, et pour cela il force un peu les textes et forge des hypothèses parfois hasardeuses ; de temps à autre pourtant, on trouve chez Cuper un

éclair d'esprit critique : il demande par exemple, avec un rien de malice, si le Déluge a détruit l'emplacement du Paradis terrestre, et même déraciné l'Arbre du Bien et du Mal !

La correspondance Huet-Cuper offre de ce fait une bonne représentation de l'élite érudite de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, malgré les guerres, la révocation et la constitution du Refuge ; Cuper, le réformé, se révèle une des personnalités les plus originales dans la galerie des amis de Huet.

### 5) Les Correspondances diversessont nombreuses ; il en existe :

- avec le *duc de Coislin*<sup>(45)</sup> : il s'agit de 14 lettres sans mention de l'année, mais le contexte (confronté au Journal de Dangeau) montre qu'elles se situent dans le courant de l'année 1705.

Les circonstances sont connues : Huet passait l'été à l'abbaye d'Aunay ; le duc lui offrit de le tenir au courant des nouvelles ; la situation militaire et politique était assez grave pour expliquer que l'on attendît avec passion des nouvelles de Villars ou Vendôme, à Turin ou à Barcelone. On trouve en fait quelques rares nouvelles purement mondaines, mais la vraie valeur de ces lettres réside dans l'image qu'elles donnent de la psychologie de la noblesse à cette époque ; quelques exemples : *“Vous avez bien mauvaise opinion de moi, Monsieur, de ne pas croire que je souhaite avec tout l'empressement possible de recevoir de vos nouvelles. Je le souhaite par rapport à mon cœur et à mon esprit... Je vous regarde comme mon maître et me tiendrai bien heureux de pouvoir être votre écolier... Si l'attachement et la tendresse, permettez-moi ce mot, Monseigneur, peuvent me tenir lieu de quelque mérite auprès de vous, vous me devez votre amitié. Je vous la demande de tout mon cœur*<sup>(46)</sup>... ou ... *“je ne désire l'amitié de personne avec autant d'empressement que je désire la vôtre*<sup>(47)</sup>”... M. de Coislin reflète le “noble moyen” de la Cour, avec l'admirable et incomparable politesse de la grande époque de la civilisation française, tellement caractéristique qu'elle semble instinctive, mais il n'est pas un homme aux mérites particuliers ; ses lettres, dit Pélissier, *“instruisent davantage sur la psychologie sociale de la vieille France”*.

- avec le *duc de Montausier*<sup>(48)</sup> : leur correspondance remplit tout un portefeuille, en rapport d'abord avec les relations obligées entre le gouverneur et le sous-précepteur du Dauphin, mais le goût des choses littéraires a prolongé ensuite (1672-1674) cette correspondance de base ; on voit alors se dessiner la personnalité franche et entière du duc (dont on a dit qu'il avait servi de modèle à Alceste) ; en voici quelques exemples : *“A l'égard des vers dont vous me parlez, je ne crois pas, quelque exacte correction que M.de Segrais en puisse faire, qu'ils puissent jamais être bons, parce que le fonds n'en vaut rien. Mais que ceci soit entre nous”*<sup>(49)</sup> ; *“Je vous remercie de l'avis que vous m'avez donné pour ces manuscrits. Je n'en ai point dans le cabinet de mes livres et ne m'en soucie pas beaucoup. Il vaut mieux que ceux dont vous parlez soient dans le cabinet de quelqu'un d'autre”*<sup>(50)</sup> ; *“Je vous rends mille grâces de l'avis que vous m'avez donné de cette belle bible que vous avez trouvée chez Cramoisy, mais je me contente de la mienne et je n'en profiterai point”*<sup>(51)</sup>.
- avec *Bossuet* : les 16 billets de l'évêque de Meaux sont révélateurs<sup>(52)</sup> : il garde dans les moindres billets un ton de commandement : il impose ce qu'il a l'air de proposer ; comme le dit Pélissier *“ à la politesse et aux ménagements qu'il a pour Huet, se mêle comme une très légère et insaisissable ironie”* ; par exemple :

*“Je vous supplie, Monsieur, de bien vouloir être ici pour faire la leçon lundi et mardi. Je suis obligé d’aller à Paris pour une affaire pressée. Je suis de tout mon cœur à vous”* ou encore : *“... ne voyant encore rien de certain au petit séjour que j’ai à faire ici, je ne veux point vous fatiguer inutilement ni retarder votre santé qui nous est si chère et si nécessaire. Attendez donc, s’il vous plaît, Monsieur, un nouvel avis de ma part sur votre voyage et cependant ménagez si bien vos forces que nous ayons bientôt la consolation de vous posséder”...*

- avec *les belles amies de Huet*, on découvre des familiarités inattendues ; il s’agit notamment de

**Mme de Montespan** : les lettres recueillies par Pélissier permettent des corrections aux lettres déjà imprimées ; il existe aussi quelques lettres inédites : Huet écrit à Mme de Montespan, qui a 10 ans de moins que lui, des vers dans le goût du temps :

*Quand je vous conte mes douleurs / Vous ne daignez pas y répondre  
Ce sont de nouvelles froideurs / Et vous me laissez me morfondre  
ou encore (un peu plus tard) :*

*Je me mettrai derrière vous, / Et si j’osais, je vous le jure,  
Sauf l’honneur de la prélatrice / Je me mettrai à vos genoux...*

- Huet, décidément, savait manier le madrigal. <sup>(53)</sup>; la marquise, de son côté, renvoie à Huet un recueil de lettres galantes *“assez ancien pour être du temps où vous n’étiez pas d’église”* ; elle l’invite à venir la voir *“... Nous languissons dans votre absence / Nous sommes dans l’impatience*

*De votre agréable présence / Nous craignons votre indifférence...*

ou encore : *“nous vous regrettons, nous parlons de vous à tout propos et nous ne nous consolons que dans l’espérance que vous nous tiendrez la parole que vous nous avez donnée de venir passer l’automne avec nous”...* <sup>(54)</sup>. Huet savait se faire désirer.

- **Françoise de Rochechouart** : nièce de la précédente, et donc aussi de la fameuse abbesse de Fontevault, à qui d’ailleurs elle succèdera, elle avait les goûts littéraires de ses tantes (elle lisait Platon dans le texte), et aimait la compagnie des gens de lettres ; cette correspondance s’étage de 1695 à 1704 : elle avait la trentaine, n’était pas encore abbesse, et Huet 65 ans et plus : il s’agit pourtant d’élégants badinages, de la part d’une jeune femme un peu coquette écrivant à un vieil ami encore galant ; la future abbesse sermonne son vieil ami, lui reproche ses absences, le réprimande. Elle accompagne ses lettres de vers faciles, parfois pleins de verve. Voici quelques exemples : *“Je me sens un peu trop de votre longue absence / Vous gardez avec moi un austère silence...*

*Je veux vous agacer dans votre résidence / Malgré tout votre oubli, toute votre indolence ;*

*Car j’aime à badiner, je ne me puis tenir / Et combien je me plais à vous entretenir !*

*Vous savez que pour moi c’est un plaisir extrême / Si vous vous y plaisez, si vous êtes de même*

*Je vais, pour contenter notre commun désir / Vous dire à quoi l’on passe un ennuyeux loisir* (elle décrit alors sa cure)...

ou encore : *“Il n’a tenu qu’à vous, Monsieur, de profiter du petit séjour que j’ai fait à Paris, d’où je pars demain, et il ne tient encore qu’à vous de nous honorer d’une visite à Petitbourg, où vous êtes très désiré. Mandez-moi donc*

*si vous êtes capable de faire cet effort-là pour vos amies ..le château de Petitbourg est fort peu au-dessus d'une hôtellerie, mais enfin je vous offre ce que j'ai, de très bon cœur. Vous voyez même que je vous fais réponse, pour vous montrer que je suis capable de tout quand il s'agit de vous plaire"* (55)

- **Mademoiselle de Scudéry** : Madeleine de Scudéry, "l'illustre Sapho", une des plus célèbres "Précieuses", avait 23 ans de plus que notre évêque, qui, on l'a vu, ne pouvait s'empêcher d'être galant. Elle prend avec lui un ton toujours libre et plaisant, avec, dit Péliissier, une "*nuance de condescendance ironique et souriante*"; leur correspondance avait été en partie reproduite par Lechaudé d'Anisy, mais Péliissier en complète bien des passages. L'intérêt de cet échange réside dans le ton de Huet qui s'en vient demander conseil pour réussir une intrigue avec l'abbesse Eléonore de Rohan-Guéménée, "l'incomparable Octavie"; la confidente reste réservée : "*Votre billet m'a appris que vous n'êtes pas moins savant en billets doux qu'en toute autre chose. En effet, il est galant et plein d'esprit, et il faut en avoir écrit plus de mille pour en écrire un comme celui-là. Quoi qu'il en soit, monsieur, après l'avoir lu et relu, je trouve que ce n'est point à moi de vous conseiller. Que votre cœur vous conseille donc, monsieur, car pour votre raison je pourrais bien n'y trouver pas mon compte. Et puis, à n'en mentir pas, j'ai grand sujet de croire que quand on aime Octavie, on ne peut guère aimer autre chose. Mais du moins aimez-moi pour l'amour d'elle...*" (56)

Une autre fois, après avoir reçu des vœux de guérison à propos d'une indisposition, elle lui écrit que, même si elle a du mal à guérir, ce petit mot "*...sert du moins à me donner la joie de voir que vous m'aimez toujours un peu, et que vous n'avez pas oublié que personne ne vous estime plus que moi et n'est plus sincèrement à vous...*" (57); c'est que les liens amicaux entre eux étaient réels et sincères.

- **Les autres amies de Huet** : Mme de La Fayette, Mme Dacier, Mme de Tilly, Mme de La Vigne, ont également laissé quelques lettres jusqu'alors inédites, toutes marquées par le ton du Grand Siècle; écoutons Mme de La Fayette : "*Toute précieuse qu'est Mlle X., elle a de l'esprit, et par là je suis assurée qu'elle vous distingue du reste des messieurs de Caen, que je ne crois pas tous aussi distinguables que vous l'êtes. Pour Mlle Y, elle est toute propre à mettre le feu dans des cœurs moins combustibles que ne sont pour l'ordinaire ceux de province ... Je trouve que les cœurs de campagne brûlent plus grand feu que ceux de la Cour*". Elle ajoute pour elle-même : "*Je n'ai personne qui me tire de ma paresse naturelle... Hors de travailler pour le ciel je commence à trouver qu'il n'y a rien de meilleur à faire que de rien faire*". Elle parle ailleurs de ses commensaux, et de son mari qui, dit Péliissier, "*tint si peu de place dans la vie et le cœur de sa femme*" !

D'autres lettres sont parfois assez drôles; Mme de La Vigne s'amuse à parler "jarretières" avec le futur évêque et lui reproche d'avoir été, en des circonstances délicates, moins galant que Conrart; elle revient sur cette brûlante question un peu plus loin, et accuse son correspondant d'avoir manqué le rendez-vous assigné : "*Voyez le peu de foi des Normands, le mois de septembre est venu, vous n'êtes pas encore arrivé, et mes pauvres jarretières... vieillissent dans votre attente. C'est fort mal fait à vous !*"

Huet était donc un parfait homme du monde, qui évoluait sans aucune gêne chez les *Précieuses*. Péliissier avait aimé cette correspondance avec les belles amies du Grand Siècle; lui-même était un sensible, un poète, témoin la dédicace donnée à

un de ses amis pour son édition des “ Quelques lettres des amies de Huet”<sup>(58)</sup> : “*C’est à Florence que j’ai cueilli les fleurs que je vous offre, ...bouquet pâli de fleurs fanées mais encore odorantes, fait de lettres d’antan et de charme lointain. ...Les femmes qui les signèrent s’y sont peintes : un peu d’âme erre encore dans leurs plis entrouverts...* (et il ajoute)...*Auteur illustre en son temps, Huet n’est plus sans doute qu’un auteur ignoré, mais une sympathie flotte autour de son nom. C’est que théologien, professeur, érudit...un charme féminin enveloppe sa mémoire. Souvent ainsi la prose est sauvée par la poésie, et souvent, ce qui survit des érudits, ce sont les femmes qu’ils ont aimées...*”

**6) Huet poète** représente une étude s’inscrivant tout naturellement dans l’optique précédente.

Les poésies de Huet déjà publiées à l’époque de Péliissier (notamment par Lavalley) n’apportent qu’un choix soigneusement trié de ses œuvres ; or ce qu’on trouve à Florence permet d’aborder quelques aspects nouveaux du talent poétique du futur évêque d’Avranches qui, on ne peut le nier, a été attiré par le beau sexe, à qui il a dédié épîtres et madrigaux :

*Le désert est un séjour / Plus convenable à l’amour  
Ma Phyllis, et vous et moi / Croyez-moi, fermons la porte  
Et je vous dirai pourquoi...*

Huet compose pour une destinataire inconnue une épigramme qui se termine par :

*Je veux que vous soyez ma reine / Mais je veux être votre roi...*

Il écrit pour d’autres : Mme de Montespan (voir *supra*), pour Melle de La Vallière ; plus original, voici ce qu’il destine à Mme de St-Laurent, un petit poème en heptamètres, qui répondent déjà, bien avant Verlaine, à la fluidité de l’impair, dont on sait qu’il est...”*plus vague et plus soluble dans l’air/ Sans rien en lui qui pèse ou qui pose...*”

*La beauté de Saint-Laurent / Les autres beautés surpasse  
L’éclat de son teint efface / Toutes les fleurs du printemps...  
Pour cette jeune merveille / J’ai mille amoureux transports  
Le matin quand je m’éveille / Et le soir quand je m’endors...*

Il compose également des stances exprimant les “souples de l’amante délaissée”, dont voici quelques vers : *Dans un charmant désert où les jeunes zéphirs  
Content mille douceurs à leur charmante Flore / Je forme d’innocents désirs  
En pensant au berger qui m’aime et qui m’adore / Et je pense à mille plaisirs  
Dont, s’il était ici, je jouirais encore...*

Ce n’est pas de la poésie immortelle, mais elle reste harmonieuse, avec de l’esprit et une certaine grâce, qui n’échappe pas à la préciosité de l’époque.

Il était aussi fort amateur d’épigrammes, il les conservait volontiers et en composait pour son compte ; voici celles composées lors de la mort de Louvois :

*La mort a tort d’avoir ravi Louvois / C’était sans doute une tête excellente  
Mais quoi ! la mort, en l’enlevant au Roi, / Lui rend au moins trois millions  
de rente*

*La mort n’a pas tort à ce prix : / Ce qu’elle rend vaut bien ce qu’elle a pris !  
ou encore : Ici gît, sous qui tout pliait / Et qui de tout avait connaissance  
parfaite*

*Louvois que personne n’aimait / Et que tout le monde regrette.*

Pour montrer combien est grand l'éventail des talents de notre poète, il faut citer quelques vers dans lesquels Pierre-Daniel, vieilli, s'encourage à la mort ; ils sont, par leur sincérité, d'un tout autre niveau que les galanteries et les madrigaux ; Pélissier, découvrant ces vers, les a jugés "*fort beaux, d'une grâce mélancolique qui touche, et parfois d'une douceur toute racinienne*".

Jugeons-en ; il évoque sa jeunesse galante et évoque ensuite la mort :

*Bref... il m'eût été dur de m'en aller si vite / Et de quitter alors le plaisir qui me quitte.*

*Au lieu que maintenant, en cet âge avancé / Que tout ce que j'avais de beau temps est passé,*

*Et que mon horizon se couvre de nuages, / Qui ne me promet plus que tempêtes et qu'orages,*

*Parmi tant de chagrins, cette aveugle arrivant, / Si je ne la caresse et ne vais au devant,*

*Au moins sans m'effrayer ni m'en daigner défendre, / Suis-je, les yeux ouverts, résolu de l'attendre,*

*Ainsi qu'un patient qui s'ôte le bandeau, / Et, sa tête penchant, la présente au bourreau...*

Impossible de ne pas souscrire au jugement de Pélissier !

## II – Les travaux postérieurs à ceux de Pélissier

Pélissier n'a pas eu le temps de publier tout ce qui l'intéressait dans le dossier Ashburnham ; d'autre part, sa formation littéraire l'amenait peut-être à moins s'intéresser aux travaux scientifiques comme ceux de l'Académie de Physique ; par la suite, d'autres chercheurs ont pris le relais, réalisant des études significatives sur deux sujets majeurs.

**1) La correspondance Ménage-Huet (333 lettres de 1659 à 1692)**, a été bien analysée par Léa Caminiti Pennarola, de l'Université de Naples, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Huet était de 17 ans le cadet de Ménage, dont la réputation de grammairien était bien établie, mais qui se révèle aussi, dans sa correspondance, un joyeux luron ; leur amitié durera toute leur vie, car ils seront également "compagnons de goguenarderie" ; ils aiment l'un et l'autre les dames, les bons mots, les dîners, les plaisanteries<sup>(59)</sup> ; la lettre du 28 juin 1661 est très significative à cet égard : (c'est Huet qui écrit) "*Quoi ! serait-il bien possible qu'après avoir donné à l'Amour tant de vos belles années,*<sup>(60)</sup> *après lui avoir consacré tant de beaux vers, après l'avoir tant chanté et tant vanté, vous puissiez détourner vos amis de son service ?... votre conseil est venu trop tard ...et quand vous me diriez toutes les raisons, je ne pourrais ni ne voudrais me dégager. Pour les vers que vous m'alléguez*<sup>(61)</sup>, *voici ma réponse :*

*De folie et d'erreur toute la terre abonde*

*Mais d'aimer constamment une jeune beauté*

*C'est la plus douce erreur des vanités du monde...*

On découvre là une image moins connue du futur évêque, qui de plus ne se prive pas, lui homme du XVII<sup>e</sup> siècle, d'avoir un langage étonnamment moderne : “*Vous m’empoisonnez avec votre fichue lettre*”<sup>(62)</sup>, phrase qui aurait pu être écrite de nos jours<sup>(63)</sup>.

Quant aux échanges intellectuels, ils témoignent d'une longue réflexion sur la langue, poursuivie dans 3 directions : réfléchir sur les mots existants – étudier leur origine – enrichir la langue en inventant de nouveaux termes (la néologie) et en utilisant au mieux les mots existants.

Dans ce débat permanent, Ménage exprime ses réflexions, basées sur l'étymologie, que connaissent parfaitement les deux protagonistes, (ils maîtrisent parfaitement les langues anciennes) ; ils tentent de fixer le langage : faut-il dire *plurier* ou *pluriel* ? *beau* ou *biau* ? *matéreaux* ou *matériaux* ? *français* ou *françois* ? ; on dit bien *anglais* et *hollandais* et non *anglois* et *hollandois*... Ces remarques formeront la trame du futur ouvrage de Ménage (*Observations sur la langue française*) ; on s'efforce d'adopter des formes fixées ; mais c'est l'usage qui prévaudra finalement : Ménage préconisait *saume* pour *psaume*, *Cypre* pour *Chypre*, *Norvègue* pour *Norvège*, et il n'a pas été suivi ; il l'a été pour *homologuer* (*émologuer*), *homélie* (*homilie*), *juridiction* (*jurisdiction*), *second* (qu'on écrivait *segond* et qui continue d'être ainsi prononcé, alors que *segret* est devenu – et prononcé - *secret*).

Huet considérait Ménage comme “le prince sans contredit des étymologistes de ce siècle” ; les controverses se poursuivent : autres exemples : l'origine du mot *bis* dans le sens de *foncé* (toscan *bigio* ? français *bise* ? latin *bilicium* ?) ; origine de *hair* ? (*odire*, à l'instar de *audire*, *ouïr* ?).

En outre, la réflexion des deux amis porte sur la néologie : inventer des mots nouveaux, même en latin, et se servir de tous les mots existants. Mais à l'évidence, le public a le dernier mot !

Derrière le commerce épistolaire de ces deux érudits, on voit se dessiner tout un monde avec ses rites, ses mœurs, ses codes sociaux ; leur correspondance constitue une fresque de la société du XVII<sup>e</sup> siècle : évocation de la Cour, mais aussi de la vie intellectuelle et même politique. Au surplus, cette histoire d'amitié, et de féconde collaboration littéraire, précise les portraits des 2 amis (érudits et mondains), et apporte quelques retouches à leur image habituelle.

**2) La correspondance Graindorge-Huet (166 lettres de 1665 à 1675)**, relative surtout aux travaux de l'Académie de Physique, a été publiée par Harcourt Brown<sup>(64)</sup> en 1939, puis par l'abbé Tolmer<sup>(65)</sup> en 1942.

André de Prémont-Graindorge,<sup>(66)</sup> déjà membre de l'Académie des Belles-Lettres fondée en 1652, sera, dix ans plus tard (1662), avec Huet, le fondateur de l'Académie de physique ; leur échange épistolaire est lié au fait que Huet, sous-précepteur du Dauphin, se déplace souvent à Paris ; bien que le futur évêque d'Avranches, chaque fois qu'il revient, procède lui-même à des expériences qu'il a suscitées, c'est Graindorge qui, dès 1665, est le président *de facto* de l'Académie de Physique : il assure les réunions, poursuit les expériences, collationne les résultats. Mais il tient à rester en liaison constante avec le “fondateur” Huet, ce qui permet au lecteur de découvrir en quelque sorte, de l'intérieur, la vie de cette Académie de physique, une des créations les plus originales de la vie intellectuelle du XVII<sup>e</sup> siècle ; en fait, cette correspondance rapporte :

- des détails pratiques sur les mouvements de P.D.Huet et sur l'histoire de Caen ;
- la rédaction précise des statuts en 1667, avec liste des membres et précisions réglementaires ;
- surtout, le compte-rendu, par Graindorge, des activités de l'Académie de physique ; avant 1665, ces travaux ont déjà été très variés, portant sur la pesanteur de l'air, les "larmes de verre", la dissection de la salamandre, la nature du feu et de la lumière, les comètes ; mais dès 1665, d'autres expériences sont mises en chantier, et c'est de cette période que les lettres font état ; il s'agit en quelque sorte d'une correspondance "technique", dans laquelle le fond compte plus que la forme ; on peut synthétiser ainsi les études entreprises, qui témoignent de la qualité des travaux réalisés :

- en *astronomie*, on étudie de nouveaux télescopes et on mesure les longitudes par la pendule ;

- en *physique*, on étudie la capillarité, la nature de la rosée, la mise au point d'un hygromètre, et surtout d'un anémomètre ; un membre de l'Académie, le Dr Hauton<sup>(67)</sup>, parvient à adoucir l'eau de mer (qui garde malheureusement un goût de fumier, ce qui empêche son usage) ;

- en *chimie*, apparaît le volumineux travail sur le sel (De sale), dont on sait qu'il fertilise, qu'il conserve, qu'il ranime les ardeurs défaillantes (*salace* signifie enclin aux choses de l'amour), qu'il apaise la colère divine et reste une substance précieuse (à l'origine du mot *salaire*) ;

- en *anatomie*, on pratique des dissections de poissons, de chiens et même de cadavres humains enlevés nuitamment de l'hôpital voisin ! également des dissections d'yeux d'animaux (hiboux, chauve-souris, rats, faucons : Huet s'est flatté d'en avoir disséqué lui-même 300), avec description des organes de la vue et explication du phénomène du "point aveugle" (*punctum coecum*, insertion du nerf optique), dont Mariotte s'attribuera indûment la découverte un peu plus tard ; en 1668, un magistral rapport à l'Académie des Sciences porte sur la dissection d'un esturgeon<sup>(68)</sup> ;

- en *physiologie*, ce sont les premières recherches sur la circulation du sang (après Harvey) : à Caen, on injecte du lait dans la jugulaire du chien et on confirme la trajectoire sanguine ; l'excitabilité d'une cuisse de grenouille sera démontrée en 1665 par Huet et Graindorge, mais reprise et annexée par Haller en 1745. Les questions de coagulation et d'hémolyse sont abordées (mélange du sang avec divers liqueurs, d'où précipitations, coagulation ou fluidité accrue) ;

- dans les *sciences mathématiques*, les relations sont nouées avec la Sté royale de Londres, on discute des progrès en algèbre, en logarithmes, on est en relation avec Fermat, de Toulouse.

Grâce à ces documents, on obtient une vue précise de toute cette période d'activité scientifique caennaise ; surtout, on constate à l'évidence que P.D.Huet n'a pas été seulement cet "érudit universel" dont on parle, mais aussi un chercheur, dont les apports à la science sont indiscutables ; il a même pressenti la pensée scientifique moderne en écrivant ces lignes, méritoires à son époque, et que Claude Bernard n'aurait pas désavouées : "*Il faut que l'on doute, que l'on suspende son jugement et que l'on ne donne pas sa créance légèrement. On ne peut corriger ni éviter les erreurs qu'en se défaisant de toutes les opinions dont on était prévenu, par un doute général et constant...par cette précaution on coupe la racine des erreurs et l'on travaille plus sûrement à la recherche de la vérité*"<sup>(69)</sup>.

Certes, la mise en relief de l'Académie de physique est due à Harcourt Brown et à l'abbé Tolmer ; mais c'est d'abord à Pélissier que revient le mérite d'avoir attiré l'attention, puis d'avoir rendu justice au côté "chercheur" du personnage.

## Conclusion

Tel est donc, en résumé, l'ensemble de cette correspondance, à propos de laquelle Pélissier a joué le double rôle de "découvreur, d'"inventeur" au sens légal du terme, et celui d'inspirateur d'un élan particulièrement fécond dans les générations suivantes.; les découvertes opérées par Pélissier dans la bibliothèque laurentienne, inattendues par leur survenue à de telles distances dans le temps et dans l'espace, représentent sans nul doute un apport précieux à la compréhension de cette période de renouveau qu'a été ce XVII<sup>e</sup> siècle, dont les acteurs se caractérisent par une étonnante soif d'érudition et une prodigieuse curiosité d'esprit. Ils défilent sous nos yeux, ces érudits, parfaitement à l'aise au milieu des textes latins, grecs, ou autres, eux dont l'esprit n'a pour but que de faire progresser la vie littéraire et scientifique, dans un esprit de gratuité totale ; et ils y parviennent : ce sont ces hommes qui ont établi et stabilisé la langue française, grâce à leurs recherches et à leur travail, et qui ont lancé les bases de la science moderne, en introduisant l'expérimentation, comme on le constate à l'Académie de Physique de Caen.

Les contemporains ne connaissaient, en Huet, que l'érudit, le philosophe et le chrétien ; or deux aspects différents du personnage apparaissent à la lecture de sa correspondance : Huet a été aussi un homme du monde, rimeur agréable, habile à tourner le madrigal, galant appréciateur du charme féminin ; il est aussi un remarquable savant, curieux de tout, fondateur de la seule Académie de Physique qui ait existé en France, et ayant l'intuition de ce qu'est l'esprit scientifique.

Tous ces angles nouveaux d'appréciation, c'est donc à Léon-Gabriel Pélissier que nous devons d'avoir pu les connaître ; mais en même temps, (conséquence imprévisible), c'est également le caractère et la nature du Professeur Pélissier qui se sont dévoilés peu à peu : l'amoureux de l'Italie a laissé transparaître peu à peu une âme enthousiaste et sensible ; par conséquent, si cette étude a permis de mieux connaître l'académicien caennais, elle a permis aussi de mieux connaître l'académicien montpelliérain, de découvrir l'homme derrière le savant, et de l'apprécier comme il se doit.

La justice comme la raison voudraient que les noms de Huet et de Pélissier restent désormais associés dans l'histoire littéraire et scientifique du XVII<sup>e</sup> siècle.

## ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

### 1) Ouvrages de P.D HUET en rapport avec cette étude

- *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain* - 1723 Amsterdam.
- *Censura philosophiae cartesianae* 1689 Paris.
- *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus* 1761 Venise.
- *Nouveaux mémoires pour servir à l'étude du cartésianisme* 1698 Amsterdam.
- *Démonstration évangélique* (Demonstratio evangelica) 1679 Paris.
- *Huetiana* 1722 Paris, Estienne.
- *Mémoires* 1843 Paris, Hachette.

## 2) Ouvrages sur P.D HUET

- *Colloque sur Huet (Caen 1993)* : actes publiés en **1994** - Biblio 17 (Suzanne Guellouz) ; 21 communications, parmi lesquelles on trouve celles de Lea Caminiti Pennarola et celle de l'auteur du présent travail.
- *Abbé Léon Tolmer* – Pierre-Daniel Huet, humaniste, physicien **1949** Bayeux, Colas.
- *Ch.Henry* – Un érudit, homme du monde, homme d'Eglise, homme de Cour **1879** Paris.
- *G.Lavalley* – Les poésies françaises de Daniel Huet ca**1890** Caen, Vallin.

## 3) Publications et notes diverses à propos des découvertes et travaux de Léon-Gabriel PÉLISSIER

### BULLETIN DES BIBLIOPHILES ET DES BIBLIOTHÈQUES

**1888** - pp.385-411 et 503-529 - *G.Pélissier* : A travers les papiers de Huet, et **1889** suite pp.40-59 (travail publié ensuite en 1889 chez Roux-Frassati et Librairie Léon Techener Paris).

(entre autres) La vieillesse de Tanneguy Lefèvre - Huet poète français - correspondance duc de Coislin - Un jésuite libertin (le P.Brossette) - notes diverses - correspondance duc de Montausier - Huet anti-cartésien - lettres Mme de Montespan - un voyage littéraire en Italie - lettres inédites de Bossuet à Huet – réception de La Fontaine à l'Académie Française..

**1899** - pp.155-172 - Lettres et vers inédits de *Françoise de Rochechouart*.

**1902** - pp.193-204, 253-261, 325-343 - Lettres de *Melle de Scudéry* à *P.D.Huet* (publiées ensuite la même année à Paris, Leclerc)

BULLETIN D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE RELIGIEUSES devenu *Bulletin* HIST. ET ARCHÉOL. DIOCÈSE DIJON **1889** - pp. 11-19, 96-117, 145-164, 189-208 - Lettres inédites de *Claude Nicaise* à *Huet* et à *G.Bonjour*.

COLLOQUE INTERNATIONAL UNIVERSITÉ LYON – **1994** - *Caminiti-Pennarola Lea* – La correspondance entre *G. Ménage* et *P.D.Huet* : une réflexion sur la langue (du même auteur - **1993** Napoli Liguori - La correspondance entre *G. Ménage* et *P.D.Huet* ).

### MÉLANGES ARCHÉOL. ET HISTOIRE (Persée)

**1913** - vol.32, pp.511-516 - E.Ch.Babut : Eloge de *M.Pélissier*

### MÉMOIRES ACADEMIE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN :

**1902** - p.156-164 et 259-297 - Lettres inédites de *Gisbert Cuyper* (Cuper) à *P.D. Huet*, par *Léon-G.Pélissier* .

**1903** - (suite) p.41-133

**1904** - (suite) p.103-165

**1905** - (suite) p.198-217, 309

**1939** - p.117-208 - L'Académie de physique de Caen d'après les lettres d'*André de Graindorge*, par *Harcourt Brown*.

**1942** - p.245-33722 - Lettres inédites de *Graindorge* à *P.D.Huet*, par *Léon Tolmer*.

### MÉMOIRES STÉ HISTOIRE PARIS ET ILE-DE-FRANCE

**1894**, XXI, pp. 137-175, 393 - *Léon-G.Pélissier* - Lettres inédites de *Chapelain* à *P.D.Huet*.

(voir aussi Tamizey de Larroque – Lettres de *Jean Chapelain* Paris 1883)

### REVUE DE L'AGENAIS (bulletin de la Sté des sciences, lettres et arts d'Agén)

**1899** , p.26 - Tamizey de Larroque – Sur *Pélissier*.

## REVUE CATHOLIQUE HIST. ARCHÉOL. LITTER. NORMANDES

**1925**, vol.34, p.107 – Note sur *Tanneguy Le Fèvre*. (voir aussi Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français vol.144 - p.52 - Note sur *Tanneguy Le Fèvre* et *Huet*).

Voir également Saumur jadis (site consacré à Saumur), par J.H.Denécheau - 9 pages consacrées à *Tanneguy Le Fèvre, un esprit fort*.

## REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE FRANCE

**1894 à 1898** I, 524, p.479-481 - A propos de "Quelques lettres des amies de Huet", de *L.G.Pélissier* (édité aussi à Paris, 1894 et à Bergame 1894, 30 p.) ; voir aussi *Mme de La Fayette - Œuvres complètes : Le Livre de Poche* (Philippe Sellier).

**1913** pp.988-989 - Eloge de *Pélissier*.

## REVUE D'HISTOIRE MODERNE ET CONTEMPORAINE

**vol.17**, p.562 – Eloge de *Pélissier*

## REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

**1898**, 67-78- Inventaire sommaire des papiers de Huet à la Bibliothèque laurentienne de Florence, par *Léon-G.Pélissier*.

**1899 - 1900** (suite)

**1933** – pp.549-597 - Henri Stein - Bibliographie des travaux de *Léon-Gabriel Pélissier*, avec notice biographique par Paul Gachon

## REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

**1913**, pp.95, 259 – Notice sur *M.Pélissier*

## NOTES

(1) (*Huetiana*)

(2) voir bibliographie : Ch.Henry

(3) C'est pendant cette période que se passe l'anecdote connue : un paysan demandant à voir l'évêque et s'entendant répondre qu'il était en train d'étudier, aurait répliqué, sans doute en grommelant : "*Ils auraient bien pu nous envoyer quelqu'un qui ait fini ses études!*" – ce qui est particulièrement savoureux s'agissant de P.D.Huet...

(4) Il a signé plusieurs de ses communications du simple titre d'"ancien élève de l'Ecole française de Rome"

(5) Ses collègues de l'Université de Montpellier l'appelaient "Pélissier le Vénitien".

(6) M.de Rancogne, héritier lointain de Huet, avait vendu en 1842 le dossier à Libri , et ce dernier avait vendu à son tour, avec un gros bénéfice, la plupart des documents à Lord Ashburnham.

(7) Le comte Libri-Carrucci était un savant italien (mathématicien estimé), devenu escroc et faussaire, qui avait réussi, en France, à être nommé professeur à la faculté des Sciences de Paris, professeur au Collège de France et même membre de l'Académie des Sciences ; nommé secrétaire de la Commission des manuscrits, il avait parcouru la France et volé dans les bibliothèques un grand nombre de livres et de documents qu'il découpait et transformait au besoin pour leur donner une plus grande valeur ; il fut condamné en 1850 et repartit pour l'Italie ; M.Léopold Delisle, académicien caennais, directeur de la Bibliothèque nationale, mit 23 ans à récupérer, non la totalité, mais une grande partie des pièces vendues ; le dossier Huet est toutefois resté dans la Bibliothèque Laurentienne de Florence.

- (8) Les manuscrits sont consultables salle Plutei.
- (9) Revue du bibliophile et du bibliothécaire 1888 et 1889
- (10) Bulletin d'histoire et d'archéologie du diocèse de Dijon 1889
- (11) Mémoires de la Société de l'histoire de la ville de Paris et de l'Ile-de-France 1894
- (12) Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche 1894
- (13) Revue des bibliothèques 1899 et 1900
- (14) Bulletin bibliophile et bibliothécaire 1902
- (15) Mémoires Académie Caen 1902 1903 1904 1905
- (16) Tamizey de Larroque, né à Montauban, (1828-1898), historien, érudit, membre de plusieurs sociétés savantes (mais non de l'Académie de Montpellier) ; Péliissier l'appelle "mon cher et excellent maître et ami".
- (17) Voir le chapitre consacré à Graindorge-Huet.
- (18) 29 mai 1665
- (19) 6 novembre 1663
- (20) 28 août 1663
- (21) 28 août 1663
- (22) 7 décembre 1665
- (23) "Le Cavalier Marin" (Gianbattista Marino -1569-1625), un des premiers poètes italiens de son temps, a publié à Paris l'essentiel de son œuvre (*La Lira, La Galeria, les Dicerie sacre* ; il a prôné une esthétique de la richesse et a exercé une influence profonde sur la littérature précieuse.
- (24) 26 décembre 1661
- (25) 11 avril 1661
- (26) 14 janvier 1662
- (27) 5 novembre 1662
- (28) 5 novembre 1662
- (29) 23 mai 1662
- (30) 28 avril 1665
- (31) 28 avril 1665
- (32) 14 janvier 1662
- (33) 29 mai 1665
- (34) Il s'agit de la future Mme Dacier ; Tanneguy Le Fèvre avait eu 7 enfants, dont deux seulement parvinrent à l'âge adulte.
- (35) Il traite les calvinistes de "gens mesquins, ..marchands de choses saintes...cafards", et ailleurs d' "hypocrites, canailles, rabbinastrés"...
- (36) "Tout ce qui m'arrivera, tout m'ira bien"
- (37) Sa fille Mme Dacier se convertit au catholicisme avec son mari ; grâce à Huet, elle participera à la rédaction des textes *ad usum Delphini* ; ses traductions en prose de l'Iliade et de l'Odyssée constituent des classiques encore réédités aujourd'hui ; quant au fils, après avoir exercé un ministère de pasteur en Suisse et en Angleterre, il abjurera et reviendra définitivement à Saumur.

- (38) 1<sup>er</sup> mai 1671
- (39) 6 juin 1671
- (40) 4 août 1679
- (41) Leibnitz écrivait d'autre part qu'il "honorait infiniment l'évêque d'Avranches".
- (41) 9 août 1698
- (43) Bayle entretient une correspondance avec lui ainsi qu'avec d'autres protestants célèbres tels que Jean Rou, ou Jacques Spon
- (44) Quelques interruptions, parfois prolongées, sont dues à des problèmes de santé de l'un ou de l'autre, et aussi à la difficulté des communications (interdiction des correspondances pendant la guerre de succession d'Espagne).
- (45) Pierre de Camboust, duc de Coislin, pair de France (1664-1710), neveu du cardinal de Coislin, évêque d'Orléans ; héritier à l'Académie du fauteuil de son père Armand, lieutenant-général des armées du Roi ; il laissera à son tour son fauteuil à son frère, évêque de Metz.
- (46) 17 juin
- (47) 2 juillet
- (48) Charles de Sainte-Maure, marquis puis duc de Montausier (1610-1690), pair de France, a été gouverneur de Normandie, et surtout gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV ; il avait été en son temps un familier de l'Hôtel de Rambouillet ; amoureux de Julie d'Angennes, fille de la marquise, il avait attendu douze ans avant de l'épouser, après avoir, avec d'autres, composé à son intention la fameuse "*Guirlande de Julie*".
- (49) 29 octobre 1673
- (50) 4 juin 1673
- (51) 2 septembre 1673
- (52) Ils sont simplement datés d'un jour de la semaine, sans précision chiffrée.
- (53) D'Alembert a écrit dans un *Eloge de Huet* : "*Il ne paraît pas que Monsieur Huet eût renoncé, même dans sa vieillesse, à un certain ton de galanterie avec les femmes, dont apparemment il avait pris dans sa jeunesse l'habitude et le langage...*" (Œuvres complètes, Sladkine reprints, II, 540)
- (54) 18 juillet 1692
- (55) Sans date
- (56) Août ou septembre 1661, d'après le contexte.
- (57) Sans date
- (58) Péliissier, dans cette dédicace, s'est çà et là exprimé en alexandrins (soulignés) qui lui venaient naturellement sous la plume.
- (59) Cf lettres de Pierre-Daniel : "*Quand il vous plaira donc rire, vous me trouverez tout prêt*" (27-02-1662) ou "*J'espère que nous pourrons faire cet hiver quelques petits repas ensemble non multi cibi, sed multi joci*" (17-10-1684)
- (60) Tallement des Réaux évoque les galanteries de Ménage.
- (61) Il s'agit de : *La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse  
 Quelque chemin qu'il tienne il trouve des combats  
 Mais des conditions où l'on vit ici-bas  
 Certes celle d'aimer est la plus malheureuse...*

- (62) Cité par l'abbé Tolmer
- (63) Tout au moins au XX<sup>e</sup> siècle, car au XXI<sup>e</sup> siècle, peut-être apparaîtrait-elle encore trop "soutenue" !!!
- (64) Mémoires Académie Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, 1939, pp.117-208.
- (65) Mémoires Académie Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, 1942, pp.245-337.
- (66) Il était catholique, d'origine protestante et avait étudié la médecine à Montpellier ; Mgr.de Rebé, archevêque de Narbonne, l'avait appelé près de lui ; il avait publié alors un livre : "*Les principes du fœtus*" ; il avait dû regagner la Normandie par suite de la mort de son frère Jacques qui laissait 2 orphelins.
- (67) Le Dr Hauton obtint pour son procédé (précipitation, distillation, filtration) une gratification royale de 1200 £ (1670)
- (68) plus anecdotique mais révélateur : la dissection des testicules de rats permet d'obtenir comme un peloton de fil que l'on peut "œuvrer" (travailler) ; la toile tirée de ce fil est supérieur au parchemin vierge et admirable pour réparer ce qu'on appelait les "harnais fracassés" (Graindorge rapporte que dans un congrès public à Paris, 24 matrones ont juré qu'on refaisait de cette façon un vrai pucelage !) ; *Nil novi sub sole !*
- (69) "Traité philosophique de l'esprit humain".